

Cabellle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 323 rue de Chartres, entre Court et Bienville.

Approved at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 19 janvier 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

CARNET MONDAIN

JANVIER BALS A L'ATHENIUM 27 Equipe de Yam. FEVRIER A L'OPERA 2 Nérée, 6 Olympiens, 10 Falstaffiens, 13 Mithras, 16 Obéron, 21 Atlantéens, 23 Chevaliers de Momus, 27 Equipe de Protée, 28 Rex, 28 Equipe de Comus.

La saleté de nos rues.

Il n'entre pas dans nos goûts de nous plaindre toujours, de tout condamner, de ne rien trouver de bon; nous croirions, en ainsi faisant, manquer à la plus élémentaire bienséance, de manquer de modestie même; mais il est des circonstances où s'indigner et se plaindre sont un devoir, et si inutile que soit l'accomplissement de ce devoir, nous l'accomplissons.

Ceux qui, comme bêtes, éprouvent quelque humiliation à entendre les gens de passage dans notre ville en parler avec dédain, déplorent l'incartie de nos gouvernants à l'endroit de notre quartier français, ce quartier auquel on veut bien trouver quelque charme parce qu'il est échelonné de bâtiments, de coins qui, dans leur muet langage, nous parlent de cet autrefois que la génération actuelle n'a point connu et qui, cependant, fut l'âge d'or de notre ville. Quand ce ne serait que par calcul, puisque l'amour-propre, pour beaucoup, n'est qu'un mot, nos édiles ne devraient-ils pas consacrer les soins voulus à l'entretien des rues les plus centrales de la ville, désertes, il est vrai, pour couvrir les frais auxquels entraînerait cet entretien faire des économies budgétaires là où les extravagances sont manifestes. Nous nous étonnons que l'é-

tranger toujours enclin et prompt à la critique emporte de notre ville l'impression la moins favorable et la formulée dans un langage d'une sévérité souvent injustifiée parce qu'elle est sans mesure et verse dans le mensonge; mais nous ne tentons aucun effort pour empêcher qu'il en soit ainsi; qui ne veut pas l'effet doit en supprimer la cause.

Que font donc les conseillers de notre district qui ont pour mandat de s'occuper de leurs commettants et du bien-être de ceux-ci. Si le spectacle de nos rues n'est pas désagréable, le passant qui s'en dégage devrait offrir leur dégoût.

Et nos autorités hygiéniques? sont-elles aussi peu soucieuses de la salubrité publique qu'elles permettent aux immondices de s'accumuler dans les rues au risque de vicier l'air que nous respirons et de nous exposer à quelque fléau?

On taxe le peuple pour protéger la ville contre l'invasion des eaux toujours menaçantes du fleuve; on taxe le peuple pour tracer des routes nouvelles dans les campagnes; on taxe le peuple pour donner de l'instruction aux enfants; on taxe le peuple pour subvenir aux besoins des vieillards de la politique; et ce bon peuple ne songerait pas à protester contre toutes ces impositions s'il était consacré quelques soins à l'entretien de sa ville.

Chez les quarante immortelles.

Chronique parisienne.

Les temps sont révolus. Les femmes ont envahi l'Institut. Les Immortels leur ont laissé prendre un pied chez eux; elles en ont bientôt pris quatre. A mesure qu'une vacance se produisait parmi les académiciens, une femme se présentait pour la remplir. Et elle était élue.

Dans le principe, ça n'avait pas marché tout seul. Il avait fallu vaincre des résistances, endormir des scrupules, briser ou amoindrir des oppositions. Mais du jour où les femmes disposèrent, sous la Coupole, de la moitié des voix plus une, les choses marchèrent plus rondement. Les quelques académiciens hommes qui subsistaient se dépêchèrent de mourir pour ne pas assister plus longtemps un spectacle de leur complète et irrémédiable déchéance. Ils furent remplacés, à leur tour, par des académiciennes. Aujourd'hui, nous avons quarante Immortelles. C'est un fait. Faut-il le déplorer ou s'en féliciter? Le mieux est de le constater sans amertume comme sans joie, et de tâcher d'en tirer le meilleur parti possible.

Voilà, en effet, la question qui se présente. Un groupe d'hommes de lettres — il y en a tout de même encore quelques-uns — est venu me trouver et s'est exprimé en ces termes par la voix d'un de ses membres les plus autorisés:

— Mon cher maître, vous êtes une des forces de la France et une des lumières de l'humanité. Vos travaux admirables, ces bloc-notes prestigieux, auxquels les savants et les hommes de lettres rendent un public hommage, qui, par leur profondeur et leur diversité, sont comme le vade mecum de tout le monde civilisé, vous ont depuis longtemps mis hors de pair, et exigent une consécration éclatante. Un homme tel que vous doit faire partie de l'Académie française, ce panthéon de toutes les illustrations.

— Mon cher maître, vous êtes une des forces de la France et une des lumières de l'humanité. Vos travaux admirables, ces bloc-notes prestigieux, auxquels les savants et les hommes de lettres rendent un public hommage, qui, par leur profondeur et leur diversité, sont comme le vade mecum de tout le monde civilisé, vous ont depuis longtemps mis hors de pair, et exigent une consécration éclatante. Un homme tel que vous doit faire partie de l'Académie française, ce panthéon de toutes les illustrations.

Vous le devez à l'Académie: l'Académie vous le doit. C'est pourquoi, au nom des belles-lettres reconnaissantes, nous venons vous demander de poser votre candidature.

J'ai répondu modestement à cette allocution: — Messieurs, je vous remercie de votre démarche qui me flatte et m'honore. Assurément, si le talent seul devait ouvrir les portes de l'Académie, je n'aurais qu'à me présenter pour les franchir. Malheureusement, il n'en est pas ainsi, et, si seulement ça peut faire plaisir à leur femme ou à leur belle-mère, je n'y vois aucun inconvénient. Toutes ces satisfactions n'ont, pour moi, qu'un caractère familial. En dehors de cela, elles n'existent pas.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

— Et par l'Académie des beaux-arts? — J'allais le dire.

Chez Mme Marcelle Tinayre. — Mon Dieu, moi, je n'ai pas d'opinion. Les distinctions, voyez-vous, cela n'a aucune importance. Je suis entrée à l'Académie parce que ça amuse mes enfants. Si ça amuse les hommes d'y entrer aussi, on ne s'en fait rien. Et leur belle-mère, je n'y vois aucun inconvénient. Toutes ces satisfactions n'ont, pour moi, qu'un caractère familial. En dehors de cela, elles n'existent pas.

Chez Mme Gyp. — Pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas les hommes? Et aussi les militaires, et les bonnes d'enfants? Et pourquoi pas les enfants aussi? Mais, dans ce cas, je vous prie de vous en charger, car je suis un peu bête. Et c'est tout.

Chez Mme Severine. — Serait-ce une bonne chose au point de vue social? L'humanité est-elle mûre pour l'égalité des sexes? Peut-on traiter, sans danger, l'homme sur le même pied que la femme? Certes, mon cœur, assoupli de justice, voudrait répondre oui. Mais ne créerait-on pas, parmi l'élément masculin, passez-moi l'expression, toute une classe de déclassés? Que de fausses vocations, que de misères préparées pour un acte bon en soi, mais isolé! Qui nous montrera la vraie voie? Qui nous conduira dans le bon chemin?

Chez Mme Colette. — Oui... non... je ne sais pas... Et puis, qu'est-ce que ça peut bien vous faire, mon opinion?

Chez Mme Lenéru. — Je crois que l'entrée des hommes à l'Académie serait une bonne chose. Mais il faudrait leur préparer les voies. Actuellement, les hommes au point de vue littéraire, sont, par rapport avec les femmes, dans un état d'infériorité absolue. Il manquent de débouchés pour faire connaître leurs œuvres. Pourquoi Antoine, l'homme de toutes les initiatives généreuses, ne consacrerait-il pas quelques après-midi à l'audition d'œuvres inédites, dues exclusivement à la plume d'hommes inconnus?

Chez Mme Dieulafoy. — Je ne vois aucun inconvénient à ce que les hommes fassent partie de l'Académie française, mais à une condition pourtant: c'est qu'ils s'habillent en femmes — pour la vraisemblance.

Le Pséphographe. Le Pséphographe est un appareil à scrutin qu'une revue, la "Mode et l'Élégance", place dans les théâtres pour consulter les spectateurs sur d'importantes questions et pour entendre la voix du peuple. Un essai vient d'en être fait au Vaudeville, à l'Athénée, à la Renaissance, à la Fémine et chez Mme Réjane. Il s'agissait de savoir quelles lettres ont en ce moment les préférences du public: toilette Louis XV, toilette Empire, toilette moderne. De même qu'il y avait trois opinions possibles, chaque appareil avait trois bouches dans lesquelles les votants déposaient leurs jetons. Le système a fonctionné avec une perfection et une loyauté, qu'on voudrait rencontrer dans tous

les autres scrutins. Sur 4,358 spectateurs de l'an et l'autre sexe qui composent, dans les divers théâtres, le corps électoral, 2,007 se sont prononcés en faveur de l'Empire, 1,819 pour le costume moderne, 532 seulement pour le style Louis XV. Ce triomphe de la robe Empire peut s'expliquer diversement. Entre la robe étroite de nos jours et la robe qui s'évase autour des pauciers, elle est une forme raisonnable, intermédiaire et droite. Sa victoire est celle de la sagesse et des partis du juste milieu. Cependant, cette faveur donnée aux modes d'un régime aboli ne laisse pas d'être inquiétante. Elle n'est pas d'un bon esprit. Elle n'est pas un gouvernement à faire son devoir et à veiller sur les opinions des citoyens contraires. C'est ainsi qu'on prévient les coups d'Etat.

L'OURS EN GAÏETÉ. Il existe une curieuse tradition dans la marine et l'armée anglaise. Chaque navire de guerre, chaque régiment a son fétiche: c'est généralement un animal. Il y en a de toutes sortes, depuis le tigre jusqu'au mouton. Quand un régiment anglais fait une marche militaire, surtout lorsque, pour "attirer les volontaires", le régiment parcourt tous les villages du comté, musique en tête, et que les soldats "près" de chanter à tue-tête manifestent leur joie de servir le Roi, on voit la mascotte enrubannée, conduite à la tête du régiment par deux soldats aussi enrubannés qu'elle. Qu'il soit chèvre, chien, chat ou même serpent, l'animal portebonheur est toujours adoré des marins et des soldats. Or, à l'occasion de la Noël, les soldats du régiment du "King's royal rifles" avaient offert plus de bière que de coutume à la mascotte du régiment, qui, en l'espèce, est un ours noir de l'Himalaya. Emêché, l'ours a brièvement sa cage et est allé fêter Noël en liberté. Le régiment entier, sidé par la police du comté de Kent, a organisé des battues et fini par découvrir la mascotte. Après une lutte homérique, dans laquelle plusieurs soldats furent cubités, on parvint enfin à décider la mascotte à réintégrer sa place d'honneur au camp de Shorncliffe.

ORPHEUM. L'excellence du programme de l'Orpheum et le talent des artistes qui paraissent successivement font que la salle est comble à chaque représentation, l'après-midi comme le soir. Un programme excellent onnellement attrayant sera offert la semaine prochaine.

TULANE. "The Easiest Way", avec Mile Frances Starr dans le rôle principal et d'autres interprètes également doués de talent, achève triomphalement la semaine au Tulane. La semaine prochaine la direction de ce théâtre met à l'affiche une comédie nouvelle intitulée "Seven Days".

CRESCENT. "The Cow and the Moon", la jolie comédie musicale donnée cette semaine au Crescent, a été jouée hier en matinée et le soir devant une salle bien garnie. H. Sellon et ses partenaires sont de merveilleux amateurs. La semaine prochaine, "The Rosary".

THEATRE DE L'OPERA.

Variétés delectables disaient les Romains, et nous ne semblons pas dire différemment, car depuis deux mois qu'a commencé la saison lyrique à notre théâtre de la rue Bourbon, la Direction a varié autant qu'en son pouvoir ses spectacles et a reçu en cela l'entière approbation du public. En effet, c'est par une des œuvres maîtresses du grand répertoire qu'a débuté la troupe, et depuis lors elle est passée tour à tour d'un répertoire à l'autre, nous faisant admirer les productions génielles de toutes les écoles. L'un d'eux, M. Layolle, entre autres opéra nouveaux, nous fait entendre Louise et Le Jongleur de Notre-Dame; cette année il nous a donné, jusqu'à présent, comme nouveautés, Mlle Trompette et L'Attaque du Moulin, deux ouvrages de facture, de genres bien différents, mais ne manquant de valeur ni l'un ni l'autre.

Le second de ces deux ouvrages a été exécuté hier soir devant une salle comble, par des artistes qui paraissent tous possédés du commun désir de contribuer dans la plus large mesure à l'éclat de cette exécution. Alfred Bruneau, l'auteur de la partition, est mieux connu de l'autre côté de la mer que du nôtre; il avait composé Le Rive, et les critiques de l'époque ont trouvé qu'il y avait dans cette dernière œuvre moins de musique et de moins bonne musique que dans l'autre. La figure de Marceline, la vieille servante, est une création du librettiste, Louis Gallet, ce n'est pas le romancier qui lui a fournie.

Ceux qui connaissent Le Rive admettront que Bruneau s'y est montré moins musicien, moins musical que dans L'Attaque du Moulin au premier acte et au troisième. L'intérêt se soutient d'un bout à l'autre au premier acte, les idées, sans s'y distinguer par leur originalité, y sont du moins d'une parfaite netteté; elles se suivent et se développent. Au dernier acte, ce qui perd la musique, le drame le gagne, pour ainsi dire. C'est un reproche que l'on peut faire à l'école nouvelle de sacrifier la musique à la déclamation, ou de trop l'y subordonner. L'auteur a relégué au second plan la forme mélodique pour se livrer presque entièrement au dialogue.

Entraînés par une saveur délicate, citons: l'adieu de Dominique à la forêt amie, que M. Fontaine a chanté avec un art infini; le début du duo qui suit. Il n'est pas de plus heureux effets d'orchestre que la combinaison d'alto, de flûte et de harpe qui fait un doux et triste accompagnement au duo. Les interprètes de L'Attaque du Moulin ont été justement salués, fêtés; ils nous ont fait admirer une œuvre où abondent les beautés, tant mélodiques qu'harmoniques.

Mlle Donaldson, une fois de plus, s'est révélée cantatrice et tragédienne; elle a trouvé des accents d'une justesse, d'une vérité saisissantes pour personifier l'héroïque Française. Voici une analyse de la pièce: Ier Acte — fiançailles dans un village, frontière de l'Allemagne, de Dominique et de Françoise, fille du vieux Merlier le propriétaire du moulin, où se déroule le drame; la toile tombe sur des toilements de tambour qui annoncent que la guerre est déclarée.

2me Acte — Le moulin est pris malgré la défense acharnée des soldats français, l'ennemi s'y installe.

Dominiq. Dominique pour défendre sa fiancée a fait le coup de feu, les lois de la guerre lui apprennent qu'il sera fusillé. Françoise songe à le faire évader. Dominique à la nuit tombante tuera la sentinelle avec le couteau que lui remet la jeune fille.

3me Acte — C'est le dehors du moulin — la sentinelle monte la garde — en chantant une douce mélodie. Son esprit n'est pas à la guerre, il songe à sa mère et à sa fiancée qui est là-bas, de l'autre côté du Rhin.

A ce moment paraît Dominique qui étreint et frappe à mort, il tombe en poussant un grand cri. Le capitaine ennemi juve de le venger, il décide que le vieux Merlier sera fusillé si Dominique n'est pas retrouvé.

4ème Acte — Dominique est revenu au moulin sous un déguisement. L'angoisse de Françoise est à son comble. Un héroïque mensonge de Merlier sauve Dominique qui part et remène les Français victorieux. Mais avant de fuir l'ennemi fusille Merlier.

Le drame se termine par la mort du vieux Merlier et par une émouvante malédiction à la guerre, et à ses horribles méfaits. Ce soir, grande représentation, nous l'avons dit, au profit du fonds de trois de nos sociétés françaises qui ont des écoles gratuites. Le spectacle se composera de l'opéra de Gounod, Romeo et Juliette, du chant de la Marseillaise et de l'exécution d'un grand ballet.

Faust, demain soir, avec M. Morat et Mlle Donaldson dans les rôles principaux. Dimanche, le jour, l'Herodiade, le soir, Mlle Trompette. Eu égard à la popularité de La Vie de Bohème, la Direction en donnera encore une ou deux représentations.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$120.00. 6 mois \$60.00. 3 mois \$30.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00. Un an \$150.00. 6 mois \$75.00. 3 mois \$37.50.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$5.00. Un an \$50.00. 6 mois \$25.00. 3 mois \$12.50.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$7.50. Un an \$75.00. 6 mois \$37.50. 3 mois \$18.75.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition est comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser au marchand.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

Ne 36 Commencé le 10 Dec. 1910

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

LUTTES ET DETRESSE

VIII

UN EVENEMENT

(Suite)

— Elle est bien simple! Comme tant d'autres, elle en a eu assez de la pauvreté, des humili-

tions qu'elle entraîne. Elle était belle. Misère de nous!... Elle a traqué de cette beauté! Ne cherchez pas ailleurs. C'est ça!

Il frappa du pied. — Paris!... Pourriture! gronda-t-il. Un long soupir gonflait sa poitrine.

Les deux hommes suivaient l'allée l'un auprès de l'autre. A la fin Michel Cazères dit en levant le doigt: — Elle vit! Je la retrouverai!

Dans son âme de frère des ex-cuses s'élevaient en foule pour cette chute que sa propre misère lui faisait comprendre. Le baron lui demanda: — Où perchez-vous, mon pauvre Michel?

— Dans un petit hôtel pas cher, rue Saint-Denis, à l'enseigne du "Carreau des Halles". Il est tenu par un nommé Estagnon, un fils de fermiers de ma famille, du temps où nous avions quelque chose, et sa femme, une Parisienne... Il est bon et obligeant pour moi, heureusement... car je leur dois un peu de monnaie... Et vous, Roger?

— Rue de Rougemont, la maison à gauche au coin du boulevard. Quand vous aurez besoin de moi, venez m'y trouver, ou à la banque Dupré, rue Saint-Fiacre. Je serai toujours à votre disposition. Malheureux tous deux, nous nous aiderons. Voulez-vous?

— Si je veux, baron: je crois

bien! — C'est donc convenu? — Oui. — A bientôt. Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Roger de Rouves hésita un instant. Allait-il retourner à la banque, ou profiter de son congé d'un jour? Il se sentait le cœur malade, les nerfs irrités.

Non, décidément, il ne pouvait pas travailler. Il rentra chez lui, s'y enferma, et aussitôt il écrivit ce qui suit: "Ma chère Luce, Elle est mariée! Je l'ai vue! J'étais dans la rue, près de la mairie; ensuite je suis allé à l'église! Lorsqu'elle y est entrée et quand elle en est sortie, elle était livide, décomposée. C'était un spectre qui s'avavançait, drapé dans un voile de gaze et de dentelles de la couleur de son visage. Elle ressemblait à une statue de la désolation! Et cependant elle a donné son consentement. Elle n'est plus la demoiselle de Fel. Elle s'appelle la comtesse d'Andelle; elle est la femme de ce Baoul d'Andelle qui l'exécute, de l'officier expulsé de son régiment et pour fautes contre l'hon-

neur — je le sais! — du fils de cet ancien préfet réduit aux pires expédients et qui ne voit dans cette union maudite que le rétablissement de son crédit et de sa fortune effondrée. Des fautes contre l'honneur, si je le droit d'en parler, me paure et chère Luce! N'ai-je pas moi-même sur la conscience une de ces infamies qu'aucun pardon ne saurait effacer?"

"N'est-ce pas moi et qui sait? peut-être moi seul et qui suis cause de la pâleur mortelle répandue sur la face de cette mariée où semblait plutôt au moment où elle a prononcé le mot qui la rive à ce compagnon indigne, une morte qu'une vivante!"

"Je n'oublierai jamais la tristesse incurable dont elle semblait atteinte... Je me disais que je donnerais ma vie pour racheter les souffrances qu'elle a endurées et ramener le sourire sur ce doux visage qui ne le connaît plus."

"Vains désirs, stobaites chimériques!" "Il est trop tard et le passé ne saurait s'effacer. Dieu lui-même, dans sa puissance, ne peut faire qu'il n'ait pas été. Désormais je ne peux espérer ni réparation ni pardon!"

"Eh bien! ma chère Luce, pour me donner une raison de vivre, une distraction à mes sombres pensées, je veux avoir devant moi un but, un but antérieur et l'atteindre. La fortune!"

"Plus je vais, plus j'en comprends la puissance. Par elle, si elle veut venir à moi, à défaut du bonheur, j'aurai le plaisir de voir les autres à mes pieds, de les braver, de lutter au besoin contre eux, à armes égales, et peut-être aussi de protéger les faibles, de faire le bien et de réparer des maux dont je suis l'auteur."

"Oui, ma chère Luce, dans ce tourbillon de Paris, dans cet abîme où tant de misères se débattent, tant de désespérés succombent, je voudrais être riche. C'est le seul désir qui me reste, qui survive en moi à mon amour déçu, à mes illusions perdues!"

"Le désiendrais-je? Peut-être. J'entrerais comme un ancore qui m'éclairer dans mon obscurité. Je commence à comprendre par quels moyens on acquiert cet or pour lequel tant d'hommes se damneraient, tant d'êtres vendraient leurs âmes, si quel-qu'un offrait de les acheter. Je tâcherais, je lutterais, je sortirai de la bataille mortel ou victorieux. Pourquoi tieudrais-je de mourir à la vie. Mais, à Luce, comme je donnerais tout l'or du monde, si je l'avais pour la possession de mon

bonheur perdu et retrouvé, de cette femme aujourd'hui un pouvoir d'un autre, de cette Mathilde que j'ai profanée, outragée, et que je ne cesserais d'aimer qu'en cessant de vivre. Je l'embrasse, ma bonne, comme autrefois quand j'étais petit. Aime-moi toujours, bien que je ne le mérite plus. "ROGER."

IX

DIVERSION

Le lendemain, au moment où le baron de Rouves sortait pour se rendre à son bureau, le concierge lui remit deux lettres qui venaient d'arriver. La première était de son patron, M. Lebour. C'était une invitation. "M. le baron Roger de Rouves est prié de venir, dîner, demain dimanche à huit heures précises. Sentiments les meilleurs. "O. Lebour." O. c'était Casimir. On aimait ce précoce-là il y a soixante ou quatre-vingt ans. La France possédait alors des astres de moyenne grandeur qui l'avaient illustré. Casimir Delavigne, Casimir Périer. On connaissait aussi un esprit vaudevilliste qui avait écrit: "Le grand Casimir."

Le Casimir du vaudeville ne brillait que par la taille. Le baron se mordit les lèvres. C'était la première fois que le patron de la banque Dupré, qui se montrait d'ailleurs très affable pour lui, faisait à son employé l'honneur d'une telle invitation. M. Lebour était de ces vieux bourgeois de Paris, importants et calés, qui ne se livrent pas, étudient les hommes et les affaires et pour juger attendent d'avoir vu les gens à l'œuvre, en les suivant pas à pas, sans se presser. Sans doute, l'étude de M. Lebour, Casimir, avait produit des résultats favorables, puisqu'il consentait à introduire le protégé de Bernard Dupré dans le giron de sa respectable famille et à le mettre en communication avec cet objet inflammable qu'est une jeune fille qui vient d'atteindre sa vingt-troisième année et qui redoute par-dessus tout de colifer sainte Catherine. Cette appréciation était d'autant meilleure que le grave M. avait ajouté ce post-scriptum significatif: "J'aurais à vous proposer une combinaison qui peut devenir votre pour une source de fortune..."

La fortune! Mais c'était précisément ce que voulait le baron. Oh! pas pour l'argent lui-même: Ses idées n'avaient pas varié.